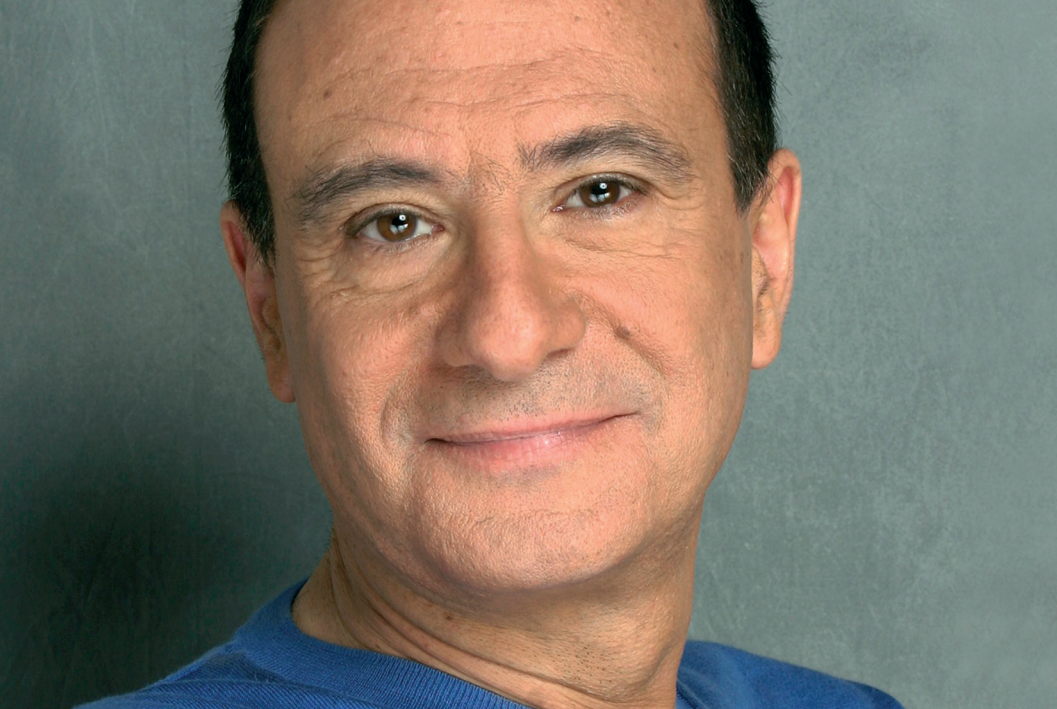




desclée
de
brouwer

la
vie

Gérard Miller

*Le divan et
le confessionnal*

Le divan et le confessionnal

Gérard Miller

Le divan et le confessionnal

Desclée de Brouwer

© Desclée de Brouwer, 2010
10, rue Mercœur, 75011 Paris
ISBN version papier : 978-2-220-06205-1
ISBN version pdf : 978-2-220-06660-8

À Margot

Auto-interview de l'auteur en guise d'avant-propos

Depuis septembre 2003, chaque semaine, on trouve votre signature dans La Vie. Vous avez été touché par la grâce et, depuis, elle ne vous a plus quitté ?

Oh, mais cela me surprend moi-même, voltairien convaincu, d'être ainsi arrimé à ce grand hebdomadaire chrétien ! À *Libération*, à *Globe Hebdo*, à *L'Événement du jeudi* ou à *L'Humanité*, jamais je n'avais fait d'aussi vieux os.

En sept ans, vous qui aviez déjà été mis sur la touche ou viré de plusieurs médias, vous n'avez jamais reçu d'oukase, jamais eu à vous plaindre d'aucune pression ?

Jamais, je suis d'accord avec vous, cela tient du miracle ! Régulièrement, je propose au journal les noms de ceux avec lesquels je souhaite m'entretenir, mais c'est en vain que je termine chacun de mes mails par un ironique « *Nihil obstat ?* » Ah si, une fois, un entretien réalisé n'a pas été publié... Il faut dire que j'avais rencontré Gérard de Villiers, le créateur de SAS, en m'imaginant que ma cuillère serait assez longue. Certains de ses propos, notamment sur les Africains, ne pouvaient

décemment pas être publiés tels quels – aucun regret de ma part pour cette exceptionnelle mise à l’index.

Et vos interlocuteurs – vous en avez rencontrés pour votre rubrique « J'aurais dû » plus de trois cents –, cela leur fait quel effet d'être interviewés pour un journal chrétien par un psychanalyste ?

Certains pensent peut-être à Françoise Dolto et à son *Évangile au risque de la psychanalyse*, mais ils comprennent vite que mon intention n’est pas de mélanger les genres. Même si je ne pense pas que les spécialistes du confessionnal et ceux du divan soient obligés de se détester comme Don Camillo et Peppone dans les films de Fernandel, je connais la spécificité de ces deux pratiques bien distinctes. À chacun son métier ! En tout cas, moi, j’ai adopté la formule reprise un jour par Lacan qu’on voulait inciter à sortir de sa sphère de compétences : « Cordonnier... pas plus haut que la semelle. »

Il n'empêche, il semble se produire lors de ces entretiens une étrange alchimie. Les thèmes abordés, le ton, une certaine mélancolie aussi qui se dégage des propos recueillis...

C’est vrai, il suffit de regarder la table des matières et les titres des entretiens – le narcissisme des interviewés en prend souvent un coup.

Vous ne sentez aucune réticence chez eux à vous parler sans détours ?

Disons que *La Vie* inspire d'emblée confiance et que ma position de psychanalyste la redouble. Personne n'imagine être trahi, moqué, caricaturé... Du coup, ceux qui acceptent de se livrer à mes questions n'hésitent pas – comment dire ? – à aller un peu plus loin, à évoquer des souvenirs moins convenus, à se décrire de façon plus authentique. Au final, ce n'est ni une confession ni une analyse sauvage, mais des « moments de vérité », de ces témoignages précieux que j'aime recueillir et qui me semblent ici encore plus convaincants que ceux que j'avais pu obtenir en étant chroniqueur dans d'autres journaux.

Le lecteur le constatera : il y a très peu d'hommes politiques dans votre livre.

Je le regrette, mais à l'impossible nul n'est tenu. À de rares exceptions près, les hommes politiques se cadavérisent dès qu'on sort avec eux des sentiers battus et ils demandent souvent à relire l'entretien avant publication, ce qui leur permet d'édulcorer encore un peu plus leurs propos. Mais après tout, pourquoi leur en faire reproche ? On peut parfaitement refuser de se livrer à l'autre, fuir les divans comme les confessionnaux,

et ne jamais aller voir ce qui se passe de l'autre côté du miroir. Dans ce livre, bien évidemment, c'est le pari inverse qui est fait, même s'il faut quand même un peu plus qu'une heure d'entretien pour venir au bout de l'énigme de chacun !

Que Josiane Debruyère qui, depuis des années, contribue à la mise en forme de mes entretiens, trouve ici l'expression de ma gratitude.

Françoise Hardy
« La honte est un sentiment
qui ne me quitte pas »

Sur son lit de mort, le héros des Invasions barbares, figure emblématique de la génération du baby-boom, confesse l'amour adolescent qu'il a eu pour vous et votre très belle chanson sur l'amitié.

Heureusement qu'il n'a pas choisi mes premiers enregistrements, je les déteste ! Quand j'ai commencé à chanter, je n'étais pas consciente de mes limites, je ne les avais jamais éprouvées. Enregistrer un disque, c'était la réalisation d'un rêve, d'un fantasme même, j'étais folle de joie, mais je ne connaissais rien à rien, je n'avais aucune ouverture sur le monde. Du coup, mes premières chansons sont une honte qui me poursuit encore maintenant.

Vous aviez été élevée en vase clos ?

J'avais été élevée entre quatre murs. Ma mère était célibataire, sans argent, sans soutien, totalement marginale et frustrée. L'emprise qu'elle a eue sur ma

sœur et moi nous a empêchées de grandir normalement. Sans doute ne pouvais-je pas le faire plus tôt, mais c'est un fait que je n'ai rompu avec elle qu'à quarante ans passés.

Aujourd'hui, à chaque nouvel album, on vous couvre de lauriers. J'imagine que vous vous êtes depuis longtemps réconciliée avec vous-même.

Non, chanter m'est toujours aussi difficile. Je me dis sans cesse que je devrais être plus performante. J'admire Julien Clerc, qui a pris des cours de chant toute sa vie, j'aurais dû faire comme lui. Je n'aurais peut-être pas été capable pour autant de faire de la scène, mais j'aurais été moins handicapée par ma voix ou par le rythme.

Qu'est-ce qui vous a fait défaut ? La détermination ?

C'est le moins que je puisse dire. Je n'ai jamais eu de vraie détermination. Encore aujourd'hui, lorsque j'ai envie de faire quelque chose avec quelqu'un, je n'ose pas le lui demander, j'ai trop peur de l'importuner. C'est comme ça, la plupart du temps, je suis dans une position masochiste, à plat ventre devant les gens que j'estime, et dès qu'il y a le moindre risque de les embarrasser, je pars en courant.